

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 82 (1994)

Heft: 7

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Voyage au pays des Geishas

Mystérieux Japon. A l'instar de tout le pays, partagé entre le conservatisme et les nouvelles cartes jetées par l'essor économique, le cœur des Japonaises balance entre émancipation et tradition. Enquête au pays du Soleil Levant.

Les japonaises sont chaque année plus nombreuses sur le marché du travail et plus visibles sur la place publique. Sont-elles bien placées dans la course vers l'égalité? Arrivent-elles à concilier travail et famille?

«Les parents gâtent beaucoup leurs filles. Si vous voulez aller étudier à l'étranger, ils se font un plaisir de vous offrir le séjour. Si vous ne gagnez pas assez pour payer le loyer d'un studio, ils vous aideront. C'est comme cela que beaucoup de femmes de mon âge ont été élevées. Nous avons tout obtenu et nous voulons que cela continue» explique une employée de bureau de 31 ans.

Elles sont souriantes, soignées, à la mode, ces jeunes femmes qui déambulent devant les magasins de Tokyo à l'heure du lunch. Elles gagnent assez pour aller passer leur semaine de vacances en Thaïlande ou à Hawaï, pour dîner dans un restaurant à la mode de temps à autre et pour changer de garde-robe avec chaque saison.

Un peu plus tôt, c'étaient leurs mères qui se précipitaient dans les grands magasins pour les ventes «en action» qu'elles avaient repérées dans les journaux et à la télévision. Etre ménagère est une occupation tout à fait bien considérée dans la société japonaise actuelle: acheter les derniers gadgets et faire de la bonne cuisine, minutieuse et empreinte de tradition, ce qui demande une longue préparation et des achats quotidiens. Il faut voir les nombreuses émissions de télévision qui présentent des plats régionaux et leurs créatrices avec commentaires de dégustateurs, pour la plupart des hommes! Tout se mange avec appréciation, dans ce pays qui a été longtemps très pauvre, des algues et racines les plus variées jusqu'à la peau des volailles et les yeux des poissons, si la recette est bien suivie! Les maisons japonaises qui nous paraissent minuscules, regorgent des derniers modèles d'électroménager et d'audiovisuel. Les ménagères sont aussi responsables des cadeaux qu'il faut faire deux fois l'an aux relations sociales, professeurs, collègues, etc...

Alors pourquoi ces mères au foyer qui disposent avec autorité du revenu familial et de l'avenir des enfants – le mari apporte à la maison l'enveloppe du salaire encore fermée et laisse son épouse décider de tout – pourquoi ont-elles poussé leurs filles dans la voie des études et du travail rému-



Des traditions encore vivantes. Ici, trois enseignantes du rituel de la cérémonie du thé à Kyoto.

né? Pour qu'elles puissent réaliser le rêve d'indépendance étouffé par des siècles de tradition à la fois shintoïste – la femme est un être impur – et confucianiste – la femme est inférieure à l'homme et dépendante au même titre qu'un enfant.

Toutes les possibilités d'indépendance et d'égalité se sont ouvertes d'un coup en 1945 avec la nouvelle constitution qui instituait l'égalité entre les sexes et le droit de vote pour les femmes. (Ceci à la demande expresse du Général Mac Arthur). La défaite du Japon, ressentie très amèrement par les hommes, a apporté paradoxalement la liberté à la femme japonaise. Le choc a été plus violent qu'en Occident et les contradictions entre les possibilités offertes aux femmes et la pression sociale de traditions millénaires si importante au Japon rendent

le choix des jeunes femmes encore plus dur.

Humanités pour les filles

Dans le domaine de l'éducation, l'égalité est respectée. Le Japon a le record d'alphabétisation et ce n'est pas un moindre effort quand il s'agit d'apprendre plus de 3000 caractères chinois et trois autres alphabets. Les filles arrivent à l'université plus nombreuses que les garçons. Mais elles choisissent souvent un «collège» de deux ans où elles apprennent surtout les «humanités», cours de littérature et d'art, une formation ménagère et de plus en plus des «women's studies». Dans les universités où le diplôme



L'uniforme est encore de rigueur pour les collégiennes et les collégiens.

demande quatre ans d'études, les étudiantes ne forment plus que le tiers des effectifs. Il faut signaler que cette proportion est en augmentation constante. Du côté des enseignantes, elles forment le 60% au niveau primaire, 25% au niveau secondaire, près de 40% aux «collèges» de 2 ans et 10% des universités. Là aussi les chiffres progressent de manière positive pour les femmes.

Le gouvernement publie des statistiques détaillées de l'embauche des nouveaux diplômés-e-s. Les femmes sont un peu à la traîne. Avec la récession, la dernière volée a rencontré quelques difficultés: 13% des étudiantes et 4% des étudiants n'avaient pas trouvé de travail au moment de la remise des diplômes. *«Les employeurs examinent d'abord les dossiers des étudiants et ils leur organisent des entrevues séparées de celles des étudiantes. Parfois ils prétendent qu'ils auront des difficultés à incorporer des femmes dans leur personnel»*, signale une journaliste dans un récent article. Est-ce pour cela que le nombre de filles qui envisagent de faire carrière vient de baisser. Une agence japonaise d'emploi astucieuse vient d'ouvrir un bureau à Hong Kong. Le sexisme y est moindre et les qualités japonaises de sérieux y sont très appréciées. Vaut-il voir un nouveau genre d'exode des cerveaux?

Du côté salaire, le fossé homme-femme est profond. Le salaire mensuel moyen féminin est de 1600 dollars à comparer à

2700 pour les hommes pour 44 heures légales par semaine (sans compter les heures supplémentaires).

Les femmes occupent 40% des emplois. La moitié des femmes en âge de travailler sont salariées et parmi elles, un peu plus de la moitié sont mariées. Les japonaises sont très présentes dans l'agriculture, presque la moitié de la main-d'œuvre. On les trouve dans les bureaux, les «office ladies», dans les ateliers de précision, dans le commerce et la restauration. Il n'y a que 4,8% de femmes cadres.

Une loi édentée

Pour forcer le monde du travail à accéder plus rapidement à l'égalité, le parlement japonais – la Diète – a voté en 1986 la loi sur l'égalité de traitement dans l'emploi. Huit ans plus tard, un commentaire du quotidien «Japan Times» traite cette loi d'«édentée». La majorité des employeurs continuent à considérer le personnel féminin comme instable et peu motivé et à lui offrir des postes au rabais et peu de possibilité de formation. Il existe en principe une filière professionnelle de «carrière» pour les femmes. Même là, beaucoup se plaignent de discrimination. Cette loi a tout de même permis de voir les premières plaintes pour discrimination recevoir l'attention nationale. Dans un cas récent, un groupe d'em-

ploées, en plus d'une demande d'ajustement des salaires et des possibilités de formation, ont demandé que tous les salaires de leur entreprise soient rendus publics. Ce sont les syndicats qui ont refusé cette mesure se targuant de la protection du domaine public. Dans un autre cas, les conditions des travailleuses à temps partiel sont apparues au grand jour: bas salaire manque de couverture sociale, contrats à court terme, etc. Il s'agit d'un tiers de la main d'œuvre féminine qui fournit moins de 35 heures par semaine et est classé comme «à temps partiel». Une autre plainte récente vise un employeur qui demandait à ses employées de «prendre leur retraite» en cas de mariage et de grossesse. En somme il ne faisait que suivre la tradition. Les premières plaintes pour «seku hara», le harcèlement sexuel reçoivent aussi beaucoup de publicité. Les commentaires des médias donnent la mesure du manque de compréhension de la notion même de harcèlement. Il faut qu'il soit pratiquement violent pour être retenu.

«Les progrès sont lents» commente Me Masako Wakana. *J'ai commencé ma carrière il y a 30 ans et les problèmes ont peu changé.* En plus de son étude, Me Wakana fait partie du Comité des femmes et des jeunes travailleurs, rattaché au Ministère du Travail. Ce comité fait des propositions de réformes et de nouvelle législation. Parmi les difficultés que rencontrent les femmes, Me Wakana signale le problème du cumul des revenus des époux, ce qui pénalise l'épouse qui veut faire carrière, un domaine bien connu en Suisse. Un autre point sur lequel elle insiste: l'appauvrissement des femmes qui divorcent. *«La majorité des juges sont des hommes. Ils ne pensent pas à la situation de la femme qui aura beaucoup de peine à trouver du travail. La pension alimentaire qu'ils établissent est insuffisante. Il devrait y avoir un équilibre entre le système du divorce et le système de l'emploi. Les enfants de divorcés sont aussi pénalisés. Ils auront beaucoup de difficultés à obtenir une éducation universitaire qui coûte très cher chez nous.»* Le recouvrement de la pension alimentaire ne pose pas de problème particulier, sans doute à cause de l'importance de la pression sociale au Japon.

Me Wakana enchaîne avec ces mots: *«Les enfants japonais n'aiment pas leur père. Leurs relations sont si minces. Les pères sont absents, liés au travail.»* La mère est plus proche de ses enfants que de son mari, une vraie mère à l'italienne. Les petits dorment sur le futon de leur mère, ils prennent le bain ensemble... Certains observateurs de la société japonaise font remonter cette tradition de la mère omni-présente au delà du bouddhisme, à la déesse soleil Amaterasu, la mère des dieux et des empereurs, toujours honorée à Ise.

Lorsque les jeunes femmes approchent de la trentaine, la pression familiale pour qu'elles se marient devient intense. Un petit enfant est nécessaire pour le culte des ancêtres. Le mari idéal qui accepte que sa



femme continue à travailler existe, mais il n'est pas la majorité. Il ne faut pas non plus que la jeune femme s'attende à ce que son mari participe aux travaux du ménage. Les derniers chiffres donnent 19 minutes par jour pour lui contre quatre heures 17 minutes pour elle!

Bonus bébé

Avoir un enfant au Japon est une entreprise onéreuse. L'accouchement n'est pas remboursé par la caisse maladie nationale. Certains employeurs donnent cependant un bonus bébé. Le congé maternité est de 14 semaines, indemnisé à 60%, une fois le crédit des vacances épuisé! Depuis 1991, la loi prévoit la possibilité de demander un congé parental d'un an mais sans indemnité de salaire. En 1995, l'indemnité sera de 25% du salaire. Elle devra être augmentée au cours des années suivantes. La loi encourage aussi les employeurs à proposer des horaires de travail réduits pour les parents qui ne prendraient pas le congé parental ou qui ont un enfant d'âge préscolaire. Quelques rares entreprises profitent d'une nouvelle subvention étatique pour installer des crèches. Les journaux parlent sans cesse de la baisse de la natalité et du vieillissement de la population. Le taux de fertilité est de 1,5 enfant par femme, un des plus bas du monde. Le gouvernement avance lentement vers quelques modifications qui puissent encourager la natalité. Une enquête récente révèle qu'une majorité de parents souhaiteraient un autre enfant mais qu'ils renoncent faute d'argent surtout, à cause du travail de la mère et de l'exiguïté des logements ensuite.



Mariage traditionnel dans un sanctuaire shinto. La pression familiale est intense pour encourager les jeunes femmes à se marier.

L'avortement est autorisé au Japon, mais non la pilule contraceptive. Paradoxal? «Non», explique Yuriko Achino, directrice adjointe de la fédération japonaise de planification familiale, la légalisation de l'avortement a été la conséquence du boom des naissances d'après guerre et de nombreux cas de grossesse dues à des viols prouvés ou non. Il s'agissait aussi de mettre fin aux avortements clandestins dangereux pratiqués pendant la période précédente nata-

liste. Quand la pilule est apparue sur le marché, la situation était bien différente. La natalité avait beaucoup baissé. Les gens bien pensants ont crié qu'elle serait la porte ouverte à la promiscuité. Les gynécologues qui tiraient des profits substantiels des avortements ont fait la liste des effets secondaires de la pilule et ont effrayé leurs patientes...» En 1992, une nouvelle demande d'autorisation de la pilule contraceptive a été à nouveau refusée par le gouvernement. Il y a maintenant le danger du SIDA. Les préférences vont au condom.

Il y a aussi le taux si bas de natalité. Il manque toujours à la femme japonaise une loi qui protège ses droits de reproductrice.

L'éducation sexuelle n'en est qu'à ses balbutiements, face à une industrie lucrative de vidéos pornographiques disponibles dans les automates.

L'avortement est autorisé si la santé de la femme est mise en danger pour des raisons «physiques ou économiques». Le consentement du partenaire est en principe nécessaire. L'avortement peut avoir lieu pendant les 22 semaines qui suivent la conception. Il coûte de 800 à 1200 dollars, selon qu'il nécessite ou non une hospitalisation.

Beaucoup de temples bouddhistes ont des autels où l'on voit des statuettes souvent vêtues de bonnets et de bavettes. Elles ont quelquefois des jouets à leurs pieds. Elles entourent une statue plus importante, le Jizo. Elles représentent des enfants morts, le plus souvent par avortement. Il y a bien longtemps, l'infanticide aussi était pratiqué: la sage-femme renvoyait le nouveau-né au monde des esprits avant son premier cri. Le Jizo protège les enfants. On a recours à lui que l'on en veuille ou non. Les enfants «renvoyés» attendent leur tour pour revenir sur terre. Que penser de certains temples qui distribuent des textes menaçant les familles de toutes sortes de cala-

Droits de l'homme, droits des femmes

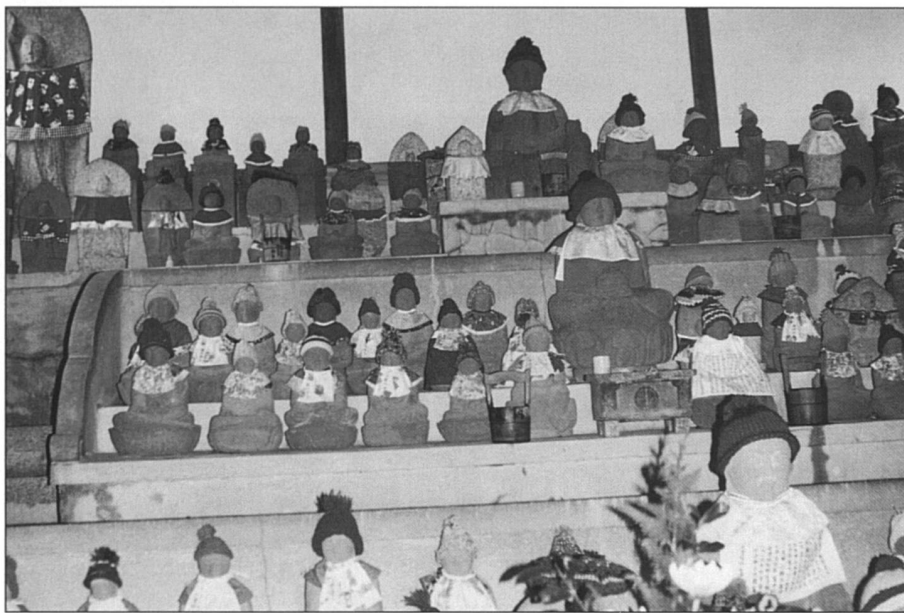
Alors que le Japon connaît un ralentissement sensible de sa croissance économique, l'Asie orientale vit une vague de nouveaux pays industrialisés. Après la Corée, Singapour et Taïwan, suivis par l'Indonésie, la Malaisie et la Thaïlande, voici le tour de la Chine et du Vietnam de connaître une montée en puissance.

«En revanche, plusieurs pays de la région connaissent toujours des difficultés importantes en matière de respect des droits syndicaux, d'égalité des chances et de démocratie, déclare M. Haruo Shimada, professeur d'économie à l'Université Keio de Tokyo. Ces problèmes sont en grande partie liés aux systèmes politiques, aux relations internationales et aussi aux traditions sociales. De telles données ne changent pas aussi aisément que les variables économiques.»

L'inégalité persistante entre hommes et femmes dans la vie professionnelle offre un exemple significatif d'un problème qui se pose dans toute la région, en des termes différents selon les pays. Ainsi en Chine, l'égalité formelle a été décrétée dès les années cinquante, mais cette réforme radicale n'a pu effacer des siècles de tradition qui imposent aux jeunes filles et plus encore aux épouses des «devoirs» largement incompatibles avec une carrière dans le monde du travail. Dans des pays comme la Thaïlande ou les Philippines, seule une minorité de femmes a accès à l'éducation et à la formation et peut par conséquent lutter à armes égales avec les hommes sur le marché de l'emploi. Au Japon, filles et garçons ont également accès à l'éducation et à la formation; par ailleurs, le principe d'un salaire égal pour un travail égal est clairement établi. Cependant, la plupart des femmes interrompent leur vie professionnelle après le mariage, ce qui explique en grande partie, selon M. Shimada que «les hommes, qui peuvent faire carrière dans l'entreprise, ont très rapidement une ancienneté et une expérience qui leur permettent de prétendre à des salaires plus élevés que leurs collègues féminines du même âge et du même niveau de formation.»

Source: Travail - N° 8 - 1994

(Magazine édité par l'Organisation internationale du travail).



Jizo et ses statuette votives pour apaiser l'esprit des enfants disparus.

Un soi-disant miracle

Yayori Matsui est une journaliste bien connue au Japon. Elle est la championne des causes dites féministes dans le quotidien Asahi Shimbun distribué à plus de 8 millions d'exemplaires.

(ogl) – Au «miracle économique japonais», Yayori Matsui oppose un point de vue très critique: «Défendre une cause féministe n'a jamais été facile. Quelle lutte pour imposer mon premier article sur le tourisme sexuel des Japonais en Thaïlande, il y a vingt ans, en dépit de l'hostilité et de la colère de mes collègues. J'ai été la première aussi à parler des «comfort women», ces jeunes filles de Corée et des Philippines qui ont été forcées à se prostituer dans les casernes japonaises pendant l'occupation de leurs pays jusqu'en 1945. Le tourisme sexuel et l'industrie du sexe n'ont fait que croître depuis lors. De nombreux groupes féministes travaillent sur ce sujet au Japon. Ce sont des groupes indépendants, non bureaucratiques et entièrement bénévoles.

Les thèmes féministes ne manquent pas. D'abord l'inégalité des salaires entre hommes et femmes, de l'ordre de 50%. Ensuite la violence, à la maison et au travail. Le troisième point est celui du trafic de femmes du tiers monde voisin, aux mains de la mafia. Nous avons organisé un tribunal des femmes d'Asie en mars dernier à Tokyo. Les jeunes Thaïlandaises sont les plus en danger au Japon. Elles sont de vraies esclaves, illégales dans le pays. Il y a de nombreux cas de morts et de suicides. Les Philippinaises viennent ensuite. L'écart croissant entre riches et pauvres dans leur pays les contraint à accepter de les quitter.

Notre gros problème, à nous Japonaises, est de nous faire entendre au ni-

veau international. C'est d'abord un problème de langue. Les femmes qui savent bien l'anglais ne sont en général pas celles qui sont concernées par les droits de la femme! A Manille, au cours de la Conférence préparatoire régionale pour la conférence de Beijing (Pékin) de 1995, on entendait les Philippinaises et les Indiennes et pas nous!

Il faut absolument que nous montrions au grand jour comment le soi-disant miracle économique japonais affecte les femmes ici et dans les pays voisins. Ce modèle de développement est toujours glorifié par les experts. Il est copié par les autres pays qui «décollent» dans la région. Quel est le prix payé par la société et les femmes en particulier?

Je peux mentionner quelques-uns des effets les plus voyants: la désintégration sociale, où les hommes deviennent des machines à produire et à consommer; l'abandon rural, la pollution, l'industrie du sexe qui affecte des adolescents et des enfants de plus en plus jeunes, etc...

Un groupe de journalistes thaïlandaises a publié *Behind the Smile, Voices of Thailand*, un livre qui expose ces questions. Nous venons de le traduire. Nous avons formé un groupe, le Forum des femmes de l'Asie de l'est: Chine, Hong Kong, Taïwan, Macao, les deux Corées, la Mongolie et le Japon. Nous allons nous réunir ici en octobre pour préparer la Conférence des femmes de Beijing. Il nous faut trouver comment humaniser le système, il nous faut une vision pour l'avenir.»

mités si elles n'apaisent pas leur petit disparu avec des messes ou mieux une très coûteuse statuette?

Etonnante longévité

Le soin des parents âgés est la responsabilité du fils aîné, c'est-à-dire de la belle-fille. Elle doit s'attendre à devoir quitter son emploi, le cas échéant. Une conséquence de la réduction des familles: les parents sont contents d'avoir une fille unique car ils pensent qu'ils seront mieux chez elle que chez une belle-fille! Les municipalités mettent sur pied des programmes de construction de maisons de retraite et de formation de personnel infirmier à domicile. Mais pour le moment, c'est d'abord la famille qui assume le soin de vieillards qui vivent longtemps, 83 ans en moyenne pour les femmes et 77 ans pour les hommes. Le taux de suicide augmente brutalement dans la catégorie des plus de 65 ans.

Comparé à d'autres gouvernements, celui du Japon semble bien disposé à appliquer les directives nées de la décennie des Nations Unies pour la femme. Le bureau de la femme directement rattaché au premier ministre coordonne des bureaux disposés dans chaque ministère. Il a créé un bureau spécial de l'éducation pour surveiller et organiser l'égalité dans ce domaine. Il organise des réunions avec les représentantes des plus importantes associations de femmes... La prise de décision à la japonaise se fait en recherchant le consensus et en évitant les confrontations. Pour un œil étranger, la logique du système semble très souvent illogique. Par exemple, les ménagères ont droit depuis 1986 à une pension, ce qui est une reconnaissance de la valeur du travail ménager. Pourquoi la raccrocher à la pension du mari? Pour ne pas trop secouer le mythe de la famille patriarcale sans doute. Et les agricultrices? Elles attendent toujours leur caisse de retraite.

Mauvaise figure

Le gouvernement Hata constitué en avril dernier avait conservé à leur poste deux des trois femmes ministres du gouvernement précédent. L'une était à l'éducation, l'autre à l'environnement. Cette année, avec la formation du nouveau gouvernement Murayama, il n'y en a plus qu'une. Parlementaire élue l'année dernière Makiko Tanaka a été nommée directrice de l'Agence pour la Science et la Technologie. Fille d'un ancien Premier Ministre, elle aurait du charisme...

Il y a encore une femme juge à la Cour suprême, une femme ambassadrice – la quatrième à ce niveau – 67 femmes aux postes de directrices générales dans les différentes administrations, cinq japonaises haut placées aux Nations Unies, etc...

Là où le Japon fait mauvaise figure, c'est au Parlement et dans les assemblées régionales. Les femmes y sont bien peu: 2,7% dans la chambre basse de la Diète, 15,1% dans la chambre haute, 3,3% au niveau ré-



gional. Mie Ishida, nouvellement élue aux législatives de 1993 explique que les candidates manquent: «Trop peu de femmes osent s'exprimer en public, trop peu de femmes ont l'esprit et la méthode nécessaires pour réussir en politique. Il y a eu l'effet madonna, une arrivée de ménagères élues en 89 sur un programme anti-corruption et anti-TVA. La TVA a été acceptée. Plusieurs n'ont pas été réélues. Les femmes parlementaires viennent tout juste de constituer un groupe qui va se réunir régulièrement et discuter de la situation des femmes. Nous avons décidé d'exiger de chaque président de parti qu'il veuille à ce qu'il y ait des femmes sur sa liste. Pour moi, j'ai fait une campagne indépendante autour de quatre thèmes: faire chuter le parti majoritaire, moderniser l'éducation, défendre les droits des consommateurs et des travailleurs face à la grande entreprise, surtout y faire entendre les opinions des femmes et ouvrir le Japon sur la vie internationale.»

Mie Ishida vient de prendre sa retraite de professeur d'université. Jusqu'alors elle avait fait de la politique pour soutenir les autres femmes candidates, quel que soit leur parti, sauf les communistes.

«Au début de ma carrière de professeur d'université, j'ai rencontré des discriminations. J'ai dû me débrouiller seule. Je n'osais pas affirmer mes droits et ceux des femmes. Dans mon département j'ai introduit des «women studies». Je trouve que c'est au niveau de l'école primaire qu'il faudrait les imposer. Mais les temps ont bien changé. Maintenant je peux dire tout ce que veux. C'est accepté et même approuvé! Il est vrai que les hommes japonais évoluent plus lentement que leurs femmes. Pour moi, j'ai eu de la chance car mon mari m'a toujours soutenue. L'année prochaine, quand il prendra sa retraite, il sera mon secrétaire.»

Texte et photos: Odile Gordon-Lennox, correspondante de Femmes Suisses au Japon.

Femme de pêcheur dans l'île de Sado. Elle participe à l'emballage de la pêche et au séchage des calamars. Pour elle, pas de caisse de retraite.



«Beautés» à la pointe du pinceau

(pbs) – La rencontre entre le Japon et l'Occident est délicate, elle est ambiguë. Si aimable et généreux que soit leur accueil, les Japonais n'ouvrent guère leur maison aux étrangers et reçoivent plutôt au restaurant. L'homme d'affaires en complet veston se hâte de remettre ses vêtements japonais sitôt passé son seuil. Même à Tokyo, mais davantage déjà à Kyoto et surtout dans les campagnes, on voit encore des femmes vêtues et même chaussées à l'ancienne: une planchette de bois surélevée sur deux petits appuis avec laquelle on ne peut avancer qu'à petits pas glissés.

On a pu mesurer récemment les limites des influences réciproques entre le Japon et l'Occident à l'exposition de l'Hermitage à Lausanne: Estampes japonaises, la Nouvelle Vague, 1868-1939. 1868: c'est le début de l'ère *meiji*, de l'ouverture du Japon à l'Occident, mais aussi de l'exposition universelle où, à Paris, on a découvert avec enthousiasme les estampes japonaises de la haute époque. On sait l'influence qu'elles ont eue sur les impressionnistes. En a-t-il été de même du côté des Japonais face à l'art contemporain? Difficile de s'en rendre compte. Après tout, un petit pont sur un bassin de nymphéas reste un tableau de Monet, même si le pont est japonais. Et le pont sacré de Nikko sous la neige peint par un Japonais reste malgré tout japonais. Les deux tableaux sont également beaux.

De nombreuses estampes de la «nouvel-

le vague», telles qu'on a pu les voir à Lausanne, sont un hommage à la femme: «beauté» à la coiffure ou s'admirant dans son kimono, visages passés au blanc des geishas, femmes bavardant en prenant le thé sous des feuillages d'automne. Mais les visages sont généralement tristes, empreints de rêve ou d'ennui, et même de tristesse. Parmi les dernières en date, une estampe figure une femme en robe d'été occidentale devant un verre, on pourrait la dire ressembler à une femme de Van Dogen. Elle tranche avec les autres dont le style est au contraire remarquablement persistant.

Dans quelle mesure l'évolution des femmes, dont Odile Gordon-Lennox rend compte d'une façon fort intéressante, se retrouve-t-elle dans la profondeur de la vie familiale japonaise? Dans quelle mesure a-t-elle été influencée par l'Occident? Ou bien les Japonaises ont-elles seulement voulu s'aligner sur les efforts de l'ONU et des organisations internationales, par exemple pendant l'Année Internationale de la Femme?

Il m'a toujours paru que les Japonaises étaient friandes de voyager et d'assister aux rencontres internationales. Elles les suivent avec attention et prennent des notes avec assiduité, malgré les difficultés de la langue et de l'écriture, mais elles s'expriment peu dans les débats. Peut-être en ira-t-il autrement à Pékin, dans un contexte plus asiatique. On le

souhaite pour l'intérêt qu'il y aurait à véritablement jeter un pont entre elles et nous.



«Celle qui se lève tard», 1932 ou «Beauté au regard rêveur à travers la moustiquaire.» Des visages empreints de rêve ou d'ennui et même de tristesse.

(Catalogue de l'Hermitage, 1994)



Tomoko Bouvier: recherche intérieure d'une femme japonaise

Elevée au Japon, Tomoko Bouvier a épousé un Français qu'elle a suivi à travers le monde. Riche de deux cultures, elle vit aujourd'hui à Genève à la recherche d'une harmonie intérieure.



Tomoko Bouvier: respect des autres et équilibre

(Photo: Marianne Pettavel)

Le Japon. Pays mystérieux. Méconnu des Occidentaux, médusés par son formidable potentiel économique et intrigués par sa culture hermétique. De ses femmes, nous ne connaissons que quelques stéréotypes: on dit d'elles qu'elles sont geishas ou fourmis dévouées à la cause d'un mari ou à la carrière d'un patron. Qu'elles sont les plus élégantes et les plus secrètes des femmes aussi.

Elégante, Tomoko Bouvier l'est sans conteste. Tout en elle respire la grâce. Et la sérénité combative. Contrairement à l'idée occidentale préconçue, Tomoko est de celles qui ont choisi de sortir d'une structure préétablie, pour aller devancer un destin de jeune fille rangée que lui réservait son éducation conservatrice.

«Je dois préciser que je viens d'une famille chrétienne, contrairement à la majorité des Japonais, adeptes du shintoïsme, explique-t-elle d'une voix infiniment douce, ponctuée de sourires libérateurs. J'ai donc connu très tôt la notion de liberté. Cela m'a aidée, il y a vingt et un ans, à quitter mon pays et ma famille, afin de poursuivre mes études de linguistique générale à Londres. Je ressentais le besoin de trouver un cadre moins contraignant pour m'exprimer. Les règles d'éducation étant au Japon très rigides». La jeune femme restera trois ans et demi dans la City, obtiendra son diplôme et y rencontrera l'amour, en la personne d'un traducteur français qu'elle épouse. Nommé à l'ONU, il l'emmène à New York.

Dans la métropole de tous les défis, Tomoko Bouvier décide de relever le plus engagé: celui de fonder une famille. Pendant cinq ans, elle se consacrera entièrement à ses deux enfants, une fille et un garçon, âgés aujourd'hui de seize et quinze ans, tout en suivant son époux à Bangkok, puis à Genève.

A la recherche de l'épanouissement

Dans la région genevoise, le temps de l'épanouissement individuel arrive pour Tomoko. Elle étudie le français, *«pour ne pas être nulle. Afin de réussir à m'exprimer car lorsque j'étais jeune, je pensais ne pas*

être assez digne pour montrer ce qui était au fond de moi. La façon d'apprendre une langue était importante pour moi, je ne voulais pas que cela ne se fasse que par la tête, c'était un exercice physique également».

Elle commence également à collaborer avec un journal japonais, non pour relater l'actualité au quotidien, mais pour faire partager aux lecteurs ses impressions sur des sujets, sociaux essentiellement, qu'elle peut choisir librement». Ce qui intéresse Tomoko, ce n'est pas de faire une carrière, mais de parvenir au développement personnel.

Sa recherche intérieure passe par l'écriture et surtout la musique. La découverte de la méthode de Jacques Dalcroze a été une révélation. Sa philosophie du mouvement correspondait exactement à ce qui lui était proche. La technique corporelle, la danse folklorique, la pratique du piano et celle du chant, auprès d'une ancienne cantatrice, ont équilibré sa vie. *«Ce qui est primordial pour moi c'est de parvenir à trouver une harmonie entre ma vie familiale, mon travail et ma vie intérieure. Savoir pourquoi j'existe»,* dit-elle. Et d'ajouter: *«Depuis deux ans, je suis plus forte devant la vie, car je crois avoir enfin trouvé mon rôle. Celui d'exister par la création».*

La longue recherche de Tomoko continue, étant devenue sa façon de vivre au quotidien. Pour retrouver le Japon de ses racines, elle décide de suivre des cours de littérature et d'esthétique japonaises à l'Université. *«Lire en japonais est important pour me connaître. Ces vingt ans passés hors du pays sont une page blanche que j'aimerais remplir un jour, à travers un livre, dont je n'ai pas encore décidé de la structure. Mais je sais que je la trouverai. Je ne peux pas mourir avant. Ce travail sur soi me permettra d'arriver à l'autonomie».*

Le Japon? *«J'ai de plus en plus besoin d'y aller depuis quelques temps. Désormais, je tente d'y retourner tous les deux ans. Je me suis rendu compte que s'il avait eu pour moi un côté négatif, lorsque je me sentais enfermée dans mon éducation, il a eu également un côté positif. Celui d'inculquer un profond respect des autres».*

Luisa Ballin